

A BEHAGHEL
Rédacteur en chef

L'INDÉPENDANT

A. LELANDIS
Administrateur gérant.

Des Iles Saint-Pierre et Miquelon

ABONNEMENT payable d'avance.

St-Pierre, un an 15 francs six mois 8 francs
Pays compris dans l'Union postale un an 18 fr. six mois 10 fr.

Pour les ABONNEMENTS et les INSERTIONS,
S'adresser, au BUREAU du JOURNAL.

JOURNAL HEBDOMADAIRE PARAISANT LE VENDREDI

Prix du Numéro 40 centimes

ANNONCES payables d'avance.

ANNONCES à la 4^{me} page (la petite ligne). 25 centimes
Prix minimum d'une annonce 2 fr. 50
RECLAMES (la ligne ordinaire) 50
AVIS, dans la 2^e ou la 3^e page 40
Les longues publicités sont payables par trimestre.

Ce journal publie les annonces judiciaires légales.

SOMMAIRE

Le scrutin local du 27 février 1887. — Dépêches télégraphiques. — Télégramme aux Electeurs. — Note relative à une lettre de M. E. Salomon. — Le deuxième bal du Skating-Rink. — Avis aux créanciers de l'Etat. — Demandes de concessions de terrains. — Un fratricide en mer. — Le fiftre. — Etat-civil. — Annonces judiciaires légales. — Annonces.

CHRONIQUE LOCALE

LE SCRUTIN LOCAL du 27 Février 1887.

Nous avons estimé, dans l'Indépendant, que les électeurs de Saint-Pierre ne pouvant choisir qu'entre M. François Mazier et M. Charles Salomon seuls candidats en présence, leurs suffrages se porteraient, de préférence, sur M. François Mazier.

Nous devions supposer que ce serait sur les mérites respectifs des deux candidatures que la population de St-Pierre se prononcerait au scrutin du 27.

Il n'en a pas été ainsi.

Pour le grand nombre des électeurs, il s'est agi presque uniquement de savoir si M. Mazier fils, maire de la ville, président du Conseil général, porté aux honneurs par le flot d'une popularité qui balayait tout alors devant elle, allait ou non, cette fois, selon la locution familière aux St-Pierrais « remporter une veste ».

La question, ainsi posée a été résolue à l'entière satisfaction de ceux, grands ou petits, qui avaient contre M. Mazier fils des griefs d'ordres divers.

La « veste » a été complète.

De St-Pierre elle a étendu ses manches à Miquelon et à l'Ile aux Chiens.

Et M. Mazier fils a fait la pénible expérience, à son tour, qu'ici, comme ailleurs, la roche Tarpéienne n'est pas loin du Capitole.

Mais les candidats, dira-t-on !

De la personnalité respective de l'un

et de l'autre le gros des électeurs n'avaient guère cure.

Et à la réunion publique du 26, M. Eugène Salomon, tout en essayant, avec un soin pieux et beaucoup d'habileté de mettre en relief les mérites qui lui paraissaient recommander la candidature de son père, plaçait lui-même, sans ambages, aux chauds applaudissements de ses auditeurs, le débat entre les deux candidats sur le terrain d'une campagne en règle contre le fils de celui dont il voulait éloigner les suffrages des électeurs.

Le courant d'opinion manifestement contraire à M. Paul Mazier, c'était-là en effet le point vulnérable de la candidature de son père.

Et ce n'est pas douteux pour nous, s'il y a eu dans les rangs des partisans de M. François Mazier de la tiédeur, de l'hésitation, et même des défections, dont le parti opposé a fait largement son profit, la cause doit en être attribuée à ce que, se refusant nettement à donner à leur acquiescement à la candidature du père, le caractère d'une manifestation en faveur du fils, ils ont laissé le champ libre à leurs adversaires qui, eux, n'hésitaient pas à provoquer la manifestation contraire.

Il est une autre égide sous laquelle les adversaires de M. Mazier, fils, plaçaient M. Ch. Salomon, père : C'est le succès obtenu par M. Salomon, Eugène, aux élections pour le Conseil général du mois de septembre dernier.

Et celui-ci, dans sa harangue à la veille du scrutin du 27 février, se drapant dans ce succès encore récent et la situation qu'il s'est faite, devant la population au Conseil général, substituait la personnalité des fils des deux candidats à celle de leurs pères et exprimait nettement aux électeurs la confiance que ceux-ci ne se déjugeraient pas et que leur vote, le lendemain, serait l'écho non

affaibli de celui du 10 septembre.

Le ciel lui-même, dans ces conditions, devait être contre M. François Mazier.

Les habitants de Saint-Pierre se rappellent, en effet, l'appui donné à M. Eugène Salomon par ceux qui voyaient dans sa propre élection une protestation contre l'attitude hostile de M. Mazier fils au Conseil général vis à vis des Pères du St-Esprit et du St-Cœur de Marie.

A cette occasion St-Joseph s'était parait-il, personnellement prononcé.

Et les lecteurs, à St-Pierre, du journal publié sous le titre de messager de ce grand Saint, lisaient, peu à près l'élection, dans son n° de novembre, les lignes suivantes : « St-Pierre-Miquelon. Une affaire importante » serait-ce le maintien des Pères à St Pierre ? « avait été recommandé instamment à St-Joseph. Un succès électoral des plus significatifs vient d'imprimer à la situation un caractère des plus favorables. Gloire à Saint-Joseph ! »

Dans des affiches éclatantes apposées par les partisans de M. Ch. Salomon à l'occasion du dernier scrutin les Pères du Saint-Esprit n'étaient pas plus oubliés qu'ils ne l'avaient été lors de l'élection du mois de septembre.

Et de nouvelles actions de grâces ont été rendues sans doute à Saint-Joseph à la suite du second « succès électoral » intervenu à l'encontre de ceux qui étaient signalés comme les adversaires des Révérends Pères.

De l'élection du 27 février, dont les causes sont des plus complexes, le résultat le plus vivement apprécié, croyons-nous, et le plus chaudement poursuivi par le plus grand nombre des vainqueurs, c'est le coup de balai vigoureux donné à l'ex-popularité de M. Paul Mazier.

A côté vient se placer l'élévation comme sur un pavois, de M. Ch. Salomon à un fauteuil au Conseil supérieur des colo-

nies, par 599 paires de bras dévoués, si non tous à sa personne, du moins à celle de son fils et à l'anéantissement de l'influence de M. Paul Mazier.

Il avait été beaucoup moins heureux en février 1881, quand il désirait s'asseoir au Conseil d'administration de la colonie.

Pour nous qui n'avons voulu voir engagée au scrutin du 27 que la question de savoir qui, de M. François Mazier père ou de M. Charles Salomon père devait avoir l'honneur de nous représenter à ce Conseil supérieur où ni l'un ni l'autre d'ailleurs, n'était appelé à rendre à beau coup près, à la colonie les services qu'elle pourrait attendre d'un député au parlement, nous avons engagé les électeurs à porter leur choix sur M. François Mazier.

Le scrutin nous a donné tort.

Nous ne persistons pas moins à penser que nous avons raison.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

Les télégrammes suivants reçus de Halifax sont publiés par l'Indépendant sous la réserve qu'il n'entend nullement se rendre garant de l'exactitude des nouvelles que ces télégrammes renferment.

SERVICE FRANÇAIS

Halifax 28 février 1887.

Le Sénat a voté plusieurs chapitres du budget, entres autres le budget de la marine et des colonies. Il a adopté un amendement rétablissant le crédit affecté aux sous-préfets.

La Chambre reprend ses séances suspendues pendant les jours gras.

Des tremblements de terre ont eu lieu dans la région du midi de la France surtout à Nice et à Menton. De nombreux accidents sont signalés. Il y a plusieurs morts et de très grands dégâts. Plusieurs villes d'Italie sont éprouvées.

FEUILLETON DE L'INDÉPENDANT N° 1

CONSCRIT D'ALSACE

A Stettin, depuis deux jours, je me sentais las déjà d'arpenter les larges rues régulières, et de m'arrêter tour à tour devant le buste de l'Electeur de Brandebourg la statue de Frédéric-le-Grand.

J'avais parcouru les belles allées de Logengarten cette promenade du high-life, — j'avais contemplé la porte du roi avec son merveilleux cloître intact, visitant le musée peu intéressant, puis le château, — un petit Saint-Denis, — où se trouvent les sépultures des ducs de Poméranie.

Sous le ciel gris de l'Allemagne du nord, au milieu de cette population affairée et lourde à la fois, un malaise mêlé de tristesse me gagnait. J'étais dans cette disposition d'esprit où l'on touche vite au fond des choses, où on les juge avec plus de liberté, d'impartialité, comme si on les apercevait soudain à une lumière nouvelle.

Que nous connaissons mal nos ennemis, en France !

Combien d'idées fausses, de préventions erronées nous nourrissons à leur égard ! Et que notre rancune bavarde, exubérante est, elle-même, peu de chose près de la haine immuable que l'on vous a vouée d'un bout à l'autre de l'empire !

Ces pensées me poursuivaient jusque sur les bords du lac Haff, un coin de terre mélancolique à quelques lieues de la ville, où l'Oder vient se jeter par quatre bras.

Là commence la vraie Poméranie.

L'œil se perd à chercher une colline, un pli de terrain. Des lagunes et des marais, des tourbières, des dunes, des étangs, un sol pauvre, de maigres céréales, des verdurées pâles, un horizon fuyant et jaune, voilà l'éternelle toile de fond de tous les paysages. Ajoutez-y les lacs moirés d'argent par les brises de mai, les frissons bleus de la Baltique, les clameurs furieuses des mers du nord à l'équinoxe, les mornes silences des mois d'hiver, quand la gèle arrête la circulation, et vous aurez l'impression très-vraie de cette contrée si peu privilégiée, où la terre est avare, l'homme laborieux, le ciel inclement.

J'avais renvoyé la voiture prise le matin pour me

conduire au lac, et je rentrais à pied, méditant cette page d'histoire à peine écrite et à peine séchée qui montrera aux générations futures comment la Prusse, ce petit pays pauvre, bafoué et vaincu, devint, en moins de cinquante ans, la Prusse formidable et triomphante de 70.

Arrivé au faubourg de Lastalie je dus m'arrêter.

Un régiment, musique en tête, traversait le pont sur l'Oder, reliant la ville au quartier excentrique. Cette musique où l'on devinait les sonorités sauvages de Wagner, avec la symphonie puissante du Lohengrin, me rappelait trop vivement certains souvenirs pour ne pas fixer mon attention.

Les pas bien rythmés faisaient trembler le pont.

A l'entrée du faubourg, on commanda l'arrêt.

La plus grande partie du régiment continua sa marche vers le fort qui, non loin de là, entouré de retranchements et de fossés, profilait sur le ciel sa silhouette dure.

Un bataillon seulement resta, composé de recrues de l'armée, de conscrits de toutes les provinces,

Des officiers, à cheval, parcouraient les rangs en donnant des instructions.

Massée sur les trottoirs, la foule regardait.

Il y eut une poussée, et je fus porté au premier rang, tout contre les soldats.

A cet instant j'entendis l'un d'eux dire en français :

— C'est fini, hein ? cette fois, nous en sommes ...

Brusquement je me retournai, une palpitation au cœur.

Un petit soldat brun, œil vif, visage très-jeune, se troubla sous mon regard.

Il avait parlé bas, d'un ton navré, uniquement pour l'oreille de son compagnon. Mais j'étais son voisin aussi, et à l'étranger rien ne frappe, rien n'attire comme une phrase, un mot du pays natal.

Les clairons jetèrent leurs notes aigües.

Un tumulte se produisit.

Les rangs se reformèrent. Le bataillon s'ébranla.

Sur le trottoir, je marchai vite, sans souci des passants et des boutiquiers bousculés. Je tenais à arriver le premier à l'angle de la rue qui tourne vers la forteresse, et à revoir aussi mon singulier soldat.

Ma manœuvre réussit.

Perché sur le soubassement d'une grille qui entourait un magasin d'équipement militaire, je vis venir de loin celui qui m'intéressait.

Il différait tellement des types tudesques à la carrure solide et aux cheveux roux ! A son tour, il me reconnut et parut inquiet de la persistance de mes regards.



Le directeur du journal «la Revanche» a été arrêté pour excitation à la guerre. L'inauguration de la statue de Louis Blanc vient d'avoir lieu. Les anarchistes ont essayé de faire des protestations violentes.

Voici le résultat complet des élections au Reichstag. 193 députés sont favorables au septennat 146 sont hostiles. Il y a 60 ballotages.

En Alsace tous les candidats de la protestation sont élus. On prévoit une majorité pour Bismarck de cinq ou six voix seulement.

La crise ministérielle se continue en Italie.

SERVICE ANGLAIS

Halifax, 4 mars 1887.

Le Président Cleveland a signé le bill de représailles. A Gloucester illuminations, feu d'artifices, feux de joie, réjouissance générale.

La Reine Victoria a donné sa première grande réception au palais du Buckingham à l'occasion du jubilé royal. Jamais il n'y avait eu semblable influence.

Hier a eu lieu la séance d'ouverture au Reichstag. Le discours de l'empereur Guillaume affirme que la politique impériale poursuit le maintien de la paix avec toutes les puissances, spécialement avec celles qui sont voisines de l'Allemagne.

La frégate française Iphigénie a brûlé en rade de Toulon.

AUX ÉLECTEURS

Des Iles St-Pierre et Miquelon.

TÉLÉGRAMME:

Paris, 28 février 1887.

Salomon St-Pierre Miquelon.
Merci à tous mes électeurs.
Charles Salomon.

Mes Chers Concitoyens.

Je viens joindre mes remerciements personnels à ceux du Délégué que vous avez élu dimanche avec une écrasante majorité.

Malgré toutes les manœuvres de nos adversaires, vous avez donné une nouvelle preuve de votre indépendance en repoussant la solidarité que l'on voulait vous faire accepter d'une manière indirecte.

Vive la République!
Vive la Colonie!
E. SALOMON,
Conseiller général.

M. Eugène Salomon ayant donné lecture, à la Réunion publique du 26 février, d'une lettre qu'il nous avait demandé vendredi dernier d'insérer dans les colonnes du journal, nous a fait connaître qu'il considérait cette insertion comme inutile aujourd'hui.

ELECTION

DU DÉLÉGUÉ AU CONSEIL SUPÉRIEUR
DES COLONIES.

Nombre d'Électeurs inscrits.	
A Saint-Pierre	922
A l'île aux Chiens	161
A Miquelon et Langlade	182
Total	1265
Dont le quart est de	317

Votants.	
A Saint-Pierre	655
A l'île aux Chiens	122
A Miquelon et Langlade	118
Total	895
A déduire : Bulletins blancs	20

Suffrages exprimés.	
Majorité absolue	438

MM. Salomon Ch. Mazier, Fois.		
A Saint-Pierre	438 voix.	200 voix.
A l'île aux Chiens	86	29
A Miquelon	67	40
A Langlade	8	1
Totaux	599	270

M. Charles Salomon, ayant obtenu la majorité absolue, est élu délégué des îles Saint-Pierre et Miquelon.

LE DEUXIÈME BAL DU SKATING-RINK

De fête en fête de plaisir en plaisir, ainsi gaiement s'écoule l'hiver pour les patineuses et patineurs du Skating-Rink.

Au bal costumé du 14 succède celui du 21 avec encore plus de variété et d'élégance dans les travestissements, d'entrain et de grâce dans les valse et les quadrilles.

Le nombre et l'attrait des costumes sont tels que l'admiration ne sait vraiment auxquels s'arrêter.

Sont cependant particulièrement remarquables :

Un brillant et léger papillon se reposant avec grâce sur le bras d'un séduisant polichinelle par le quel les gendarmes se laisseraient bien volontiers conduire au poste; — de très grands seigneurs qui ne croient par déroger en exécutant sur la glace de vrais tours de force; — une magicienne toute charmante sous son haut chapeau conique et son costume de velours noir rehaussé d'or. Beaucoup seraient aises de lui demander ce que l'avenir leur réserve. Mais elle est tellement entourée que l'on peut difficilement arriver jusqu'à elle; — un aimable brigand dont la profane compagnie ne semble pas effrayer un austère Croisé partant à la conquête du St-Sépulcre; — un sauvage paraissant fort à l'aise au milieu de la civilisation; — un Malais qui ferait songer un gourmand

aux bananes savoureuses et aux mangues odorantes de son pays; — un bel Indien Malabar, — un page élégant; — une jeune marquise et un jeune marquis d'autrefois, tous deux poudrés à frimas, qui semblent sortir d'un aristocratique salon du XVIII^{me} siècle et dire s'adressant à leurs aînés dans le monde blasonné :

Adieu vos succès à la Cour;
Il faut que chacun ait son tour;

Un très élégant costume de satin mi-partie blanc, mi-partie noir, simulant d'une façon saisissante, quoi qu'avec trop peu de lumière pour le bien faire valoir, le contraste du jour et de la nuit; — un petit avocat qui, par punition de ses allures un peu trop sautillantes, a été changé en oiseau de paradis et paraît se réjouir de sa métamorphose; — une belle japonaise dans de riches atours où s'harmonisent les couleurs les plus diverses; un jacobin encore adolescent; — deux charmantes jeunes filles l'une rendant très séduisant le jeu dont son costume pittoresque est l'emblème, l'autre portant avec grâce et crânerie les couleurs de l'Union Américaine et le tricorné des volontaires de La Fayette; — un mexicain; — un mignon d'Henri II sous un très beau costume de velours noir; — une jeune et gentille Italienne; — un élégant costume de mascotte; — un infirmier dont le travestissement est des plus réalistes et lui donne le vrai physique de l'emploi; une sémillante folie agitant ses grelots; — un marchand de poissons et de moules débitant sa marchandise avec beaucoup de brio; — un jardinier parfaitement muni d'instruments aratoires et au quel il ne manque qu'un jardin; — un gentil petit marchand de gateaux, les offrant comme Frispoulet, gratis; — un grand diable aux cornes menaçantes et aux mains crochues qui semble prêt à emporter au fond des enfers les rebelles aux sermons des Révérends Pères; — un bébé dans son berceau arborant le drapeau d'une précoce indépendance et qui veut faire comme papa alors qu'il n'a encore besoin que du lait de maman; — la caisse de réserve le cœur cruellement percé d'une flèche et portant les lettres parlantes G. V. Q; — enfin un fort élégant et très habile voyageur pour le placement des téléphones, doré sur toutes les coutures, et offrant galamment sa marchandise aux dames sous la forme de délicieux bonbons.

La fête s'est terminée fort tard et, n'eût été pour plusieurs de nos charmantes patineuses, la crainte d'être grondées par leur austère directeur, elles eussent promis des valse et des quadrilles pour un troisième bal à la mi-carême,

AVIS AUX CRÉANCIERS DE L'ÉTAT

CLÔTURE DE L'EXERCICE 1886.

Service Marine et Service Colonial.

Les créanciers de l'État sont prévenus que la clôture de l'exercice 1886 aura lieu aux époques ci-après de l'année 1887;

Pour le service Marine:

Le 20 février pour le dépôt et la liquidation des factures;
Le 28 du même mois pour le paiement.

Pour le service Colonial:

Le 20 mars pour le dépôt et la liquidation des factures;
Le 31 du même mois pour le paiement.

Par suite, toute créance dont les lettres n'auront pas été présentées aux détails administratifs pour être liquidée et ordonnancée le 20 février ou le 20 mars, suivant le cas, ou qui ayant été liquidée et ordonnancée n'aurait pas été présentée au Trésor et payée le 28 février ou le 31 mars, tombera dans les créances dites d'exercice clos, lesquelles ne peuvent être acquittées dans la colonie qu'après avoir été réordonnées directement par le Ministre.

DEMANDES DE CONCESSIONS DE TERRAINS

Le sieur Derouet, Auguste, s'est adressé à l'administration dans le but d'obtenir, à titre onéreux, pour y établir une grève, la concession d'un terrain situé à St-Pierre, portant le n° 5 du plan général des abornements de l'étang Boulo, mesurant en superficie 3,510 mètres 80 décimètres carrés, borné au Nord, par une bande de terrain le séparant de l'étang Boulo; au Sud, par la route de l'anse à Ravenel; à l'Est, par le terrain n° 4 demandé par M. Bidet et à l'Ouest, par une rue projetée non dénommée.

Saint-Pierre, le 12 février 1887.

Le sieur Marsolieu, François, s'est adressé à l'administration dans le but d'obtenir, à titre onéreux, pour y établir des grèves, la concession d'un terrain domanial situé à Saint-Pierre, portant le n° 6 du plan des abornements de l'étang Boulo, mesurant en superficie 4,050 mètres carrés, borné au Nord, par une bande de terrain réservée le long de l'étang Boulo; au Sud, par la route de l'anse à Ravenel; à l'Est, par une rue projetée non dénommée et à l'Ouest, par le terrain n° 7.

Saint-Pierre, le 12 février 1887.

Le sieur Marsolieu, Gustave, s'est adressé à l'administration dans le but d'obtenir, à titre onéreux, pour y établir des grèves, la concession d'un terrain domanial situé à St-Pierre, portant le n° 7 du plan des abornements de l'étang Boulo, mesurant en superficie 4,508 mètres carrés, borné au Nord, par une bande de terrain réservée le long de l'étang Boulo; au Sud, par la route de l'anse à Ravenel; à l'Est, par le terrain n° 6 demandé par Marsolieu, François et à l'Ouest, par une rue projetée.

Saint-Pierre, le 12 février 1887.

Les personnes qui se croiraient fondées à réclamer contre ces demandes, devront le faire dans le délai d'un mois, à partir de la date que porte chaque avis.

Une seconde nos yeux se rencontrèrent, alors un peu de sang empourpra ses joues imberbes et ses tempes blanches.

Le bataillon s'éloignait soulevant la poussière du chemin.

Puis, très-loin, devenus pygmées, je vis les hommes à casques dorés s'engouffrer sous la porte basse de la citadelle.

Dès le lendemain, un attrait irrésistible me ramena au faubourg de Lastadie.

Des patrouilles entraient et sortaient du fort; du petit soldat, nulle trace.

Un ami me restait à voir, place du roi. Pensif, je me dirigeais à regret vers le quartier neuf.

A l'angle de la place, dans un coin écarté, un factionnaire montait la garde devant un vaste corps de bâtiment affecté, sans doute, à un service public.

En frôlant sa capote, je levai les yeux par hasard et j'eus un mouvement de surprise.

C'était lui! mon petit soldat de la veille.

Instantanément, ma résolution fut prise.

Nous étions seuls.

Je m'approchai comme pour lui demander un renseignement, et je lui dis en français:

— De quelle province êtes-vous?

Attaqué ainsi à l'improviste, il n'avait ni le loisir de feindre ni celui de préparer une réponse.

Il tressaillit, pâlit, et d'une voix hésitante, répliqua dans notre langue:

— J'étais français, monsieur.

Cette phrase si navrante dans sa simplicité me bouleversa.

Un flot de regrets, de pensées amères, de colère impuissante me monta au cerveau.

En face de moi, sur son piédestal de granit, la magnifique statue de Guillaume III se dressait orgueilleusement.

Sous le ciel engraisillé, le marbre avait l'éclat dur et blanc d'un bloc de glace.

Et c'était le vaincu, le français qui montait la garde près du conquérant.

Je fis un effort pour me dominer et pouvoir interroger encore.

— Dans quelle ville êtes-vous né, mon ami?

— A Strasbourg même, monsieur.

— Pourquoi n'avez-vous pas opté?

— Ah! pourquoi? C'est bien simple, nous n'avons pas pu... En 70, j'avais cinq ans. Ma mère était veuve depuis six mois à peine. Une mauvaise fièvre venait d'emporter mon père, un facteur.

Nous habitons avec mes grands-parents infirmes

et indigents aussi. Ma mère avec sa vaillance et ses deux bras soutenait toute la famille. La première, elle parla de quitter le pays pour garder notre nationalité.

— Je ne veux pas que mon Georges soit prussien, disait-elle.

— Moi non plus, parbleu! ripostait grand-père.

Mais nous avons le temps d'y songer. Le petiot peut pousser à son aise; d'ici l'heure du service tout sera réparé. La France aura repris l'Alsace, et nous, les vieux, nous n'aurons pas eu le gros chagrin d'abandonner notre Strasbourg...

Tout le monde chez nous croyait que cela ne durerait pas. Quinze ans c'est si long! On fait tant de choses en quinze ans!... Ma mère travaillait, moi je grandissais un peu chaque jour, les saisons tombaient l'une sur l'autre, et la France ne nous reprenait pas.

J'allais à l'école allemande. Il le fallait bien! J'appris à lire dans leur livres. Le soir par exemple, la porte fermée et les volets clos, on parlait l'autre langue en évoquant le souvenir du passé... Grand-père achetait, quand il le pouvait, un journal qui s'imprimait à la frontière. Ces lectures lui mettaient l'âme en fête.

— On ne nous oublie pas, répétait-il en riant

d'aise. Pas peur mon Georges, tu n'en seras pas! Il y a eu encore une manifestation pour l'anniversaire de Champigny, une autre pour Buzenval, et des discours, des discours à vous arracher les larmes.

Ma mère, sous la lampe, raccommodait mes hardes. A ces récits, elle remuait tristement la tête.

— Combien de manifestations et de discours se succèdent depuis des années, disait-elle? On parle trop. A quoi cela sert-il? Des phrases, toujours des phrases, cela rachète-t-il le passé?... Si on ne nous oublie pas, on s'habitue du moins au fait accompli. On nous plaint à des dates fixes, et c'est tout. Le discours lu, les bannières repliées, chacun retourne à ses affaires, et n'y songe plus... Mon Dieu, faudra-t-il voir mon Georges servir la Prusse?...

Le jeune soldat fit une pause, et appuya sur le sol son fusil qui lui blessait l'épaule.

— Hélas! monsieur, reprit-il à voix basse, la chose est arrivée. vous voyez... Grand-père est mort au printemps... le pauvre homme s'accusait d'égoïsme et d'entêtement, nous ne savions comment le reconforter... Des centaines de jeunes gens sont dans le même cas que moi. Tous rêvaient un autre avenir. La misère attache au piquet, On y

Nouvelles Diverses.

Un fratricide en mer

La Cour d'assises du Var vient de consacrer deux audiences à l'affaire de l'assassinat de Baptistin Sicard, militaire en congé, tué par son frère François, sur une chaloupe de pêche où il était monté en sa compagnie.

Pendant la nuit du 7 octobre, M. de Martel, officier de quart à bord de la *Couronne*, entendit le bruit d'une querelle, puis des cris affreux, et finalement la chute d'un corps sur des planches et comme un râle d'agonie. La scène se passait à une distance d'environ 200 mètres de son navire. Après un silence, un nouveau bruit se fit entendre, un clapotement de quelques instants, comme si on venait de jeter un corps dans la mer.

L'officier donna l'éveil aux hommes de garde à bord de la *Couronne*. On mit à la mer une petite embarcation; les marins aperçurent bientôt, fuyant devant eux à force de rames, une chaloupe qu'ils ne purent rejoindre et qui disparut dans la direction de l'Ouest. Seulement, comme ils se préparaient à rejoindre le bâtiment, un cadavre leur apparut, se balançant sur la crête des vagues. Mais le corps, au moment où ils allaient l'atteindre, disparut subitement sous les flots.

Dans la même matinée, deux heures auparavant, François Sicard, pêcheur du port de Toulon, s'était embarqué en compagnie de son frère Baptistin. Vers sept heures du matin, François revint seul. Interrogé par son père, il prétendit avoir débarqué Baptistin au lieu dit le Polygone; mais cette déclaration parut tellement suspecte que le père, agité d'un pressentiment sinistre, joignit les mains en s'écriant :

— Malheureux ! tu as tué ton frère ! Tu l'as jeté à la mer !

Cette scène laissa les assistants sous le coup d'une émotion profonde, et quand, trois jours plus tard, le cadavre de Baptistin s'échoua sur la grève, François Sicard fut aussitôt arrêté.

L'autopsie établit que le malheureux Baptistin avait été assommé. Le coupable ne pouvait être que son frère, qui s'était embarqué seul avec lui. Il y avait longtemps que François et Baptistin Sicard vivaient en mauvaise intelligence.

Ce crime odieux avait attiré à la Cour d'assises de Draguignan une foule considérable.

Reconnu coupable avec circonstances atténuantes, le fratricide est condamné à douze ans de travaux forcés.

Le père et la mère du condamné et de la victime assistaient à ces tristes débats leur désespoir et leurs larmes ont douloureusement impressionné l'auditoire.

Au moment de la condamnation, le

vieux père Sicard est tombé la face contre terre en poussant des gémissements et des sanglots.

(Journal des débats).

VARIÉTÉS

Le Fifre. (1)

Il était petit, grêle et pâle, le dos un peu vouté, dans sa capote trop large d'enfant de troupe. Son œil noir ne s'animait guère que lorsqu'il portait à ses lèvres, blanchies par l'anémie, son pipeau de bois, son fifre (2) d'où, en vrai filleul d'un vieux musicien suisse, il tirait des mélodies bizarres, des sons aigus et retentissants.

Les autres, les soldats de la garnison de Thionville, se moquaient de lui.

Qui donc aujourd'hui jouait du fifre ? Depuis les guerres de l'Empire, cet instrument de musique n'a-t-il pas été à peu près abandonné dans nos régiments ?

Seuls, quelques fanatiques le cultivent encore, car ceux qui l'aiment, cette flûte rustique, l'aiment avec passion. C'était le cas d'Odon.

Né sur une cime des Alpes, dans un hameau perdu, enseveli trois mois sous les neiges, fils et petits fils de soldats, ce joueur de fifre avait une âme de poète, flottante, capricieuse, dans un corps débile.

Son grand-père, une épave de Waterloo, n'était pas fier de lui.

« Comment d'une race de soldats comme la nôtre, d'isait-il en jurant, peut-il sortir un tel avorton ?... »

Et l'on avait envoyé cet avorton chez son parrain respirer l'air plus doux de la vallée. Ce vieux maniaque lui appris à jouer merveilleusement du fifre, à plier l'instrument ingrat aux sons les plus filés et les plus chantants.

Pris d'une frénésie de musique, Odon usait, en soufflant sans cesse, de toutes les forces de ses faibles poumons, son reste de vie. Entré de droit, depuis deux ans, dans les enfants de troupe, il était question, vu son état de santé, de le renvoyer dans sa montagne, quand la guerre de 70 éclata, suivi de nos premières défaites et de l'investissement presque immédiat de Tionville.

Le soleil de septembre fait miroiter les eaux de la Moselle et donne au pays messin, si accidenté et si vert, un aspect de fête.

Etrange et sinistre fête, dont le canon ponctue les heures !

Les forêts sont diaprées de pourpre, comme le manteau d'un roi. L'été a brûlé les fougères sur les collines qui des-

(1) L'instrument et le musicien portent le même nom.
(2) Le fifre servait à former le dessus du tambour; tant que l'on battait, l'autre glapissait. Récemment on a créé des écoles de fifres pour la marine.

cendent des Vosges et du massif des Ardennes. Mais les moissons pourrissent sur pied, les vignes sont écrasées, dans les champs de betteraves et de chanvre, les fourgons prussiens stationnent.

Tournée vers le pays de Trèves, Thionville, enveloppée dans cette lumière dorée de l'automne, ressemble à une ville morte. Les fabriques sont fermées; plus de fumée dans ses tuileries, de feu dans ses forges, de bruit dans ses verreries...

Le château des comtes de Luxembourg, appelé vulgairement « Tour-aux-Puces », paraît lépreux avec ses tons de bitume; le palais s'est fait taudis.

Le beffroi du XII^{me} siècle sonne tristement dans le silence des rues désertes. Quels carillons joyeux il devait jeter jadis dans les airs, au lendemain de Rocroy quand le grand Condé investissait la ville, l'arrachait aux Espagnols après trois assauts successifs, et en faisant une cité française !

Française, elle l'est !

Voyez ces remparts éraflés par les obus ces murs croulants, ces redoutes défendues au prix de tant de sang, ces casemates humides où sans une plainte, les soldats mangent leur pain sec. Voyez ce fort de la Double-Couronne qui, par toutes ses ouvertures, sans relâche depuis deux mois, crache la mitraille.

Mais l'ennemi est nombreux et patient. Il couronne les crêtes, fourmille dans la plaine.

Victorieux partout, à deux pas de la frontière, il peut attendre, sachant bien qu'il a deux alliées terribles : le découragement et la faim.

Et il attend... Il attend les gros canons. Peu à peu le rire s'éteignait; un silence se faisait...

Les hommes, malgré eux, devenaient pensifs et se prenaient à écouter ces choses simples et tristes que leur chantaient le fifre.

Il leur disait les amertumes de l'exil, le vide des foyers, le charme doux des soirées d'été dans le village embaumé de foin; il leur rappelait et les espoirs d'hier, et les promenades d'eux à deux le long des haies, et les baisers volés aux lèvres des fiancées, dans les chemins creux, où le merle qui siffle, le rayon qui filtre dans la saulaie aperçoivent seuls les amoureux....

Subitement, le clairon d'appel couvrait les notes perlées du fifre.

Tous s'élançaient aux ramparts.

Les mitrailleuses déchiraient l'air. Les canons Krupp, énormes sur leurs affûts de bronze, rugissaient effroyablement....

Un parlementaire !

La place va-t-elle se rendre ?

Strasbourg est en ruine. Metz à capituler....

La 14^e division du 7^e corps allemand

s'avance pour resserrer le cercle d'investissement. Seize batteries nouvelles sont établies, les villages environnants occupés, les travaux d'approche tous terminés.

Combien de jours la place tiendrait-elle encore ?...

Plus de soleil sur les eaux murmurantes de la Moselle; plus d'or sur la cime des arbres; le paysage paraît poussé au noir sous un ciel livide.

Le 13 novembre, quatre-vingts pièces de gros calibre commençaient le bombardement.

Pluie de fer, pluie de feu, dix-huit coups à la minute !

Les toits s'effondrent, les murs croulent, les maisons brûlent. Des râles montent de la ville saccagée....

Ces jours encore, des jours mortels, avec des intermittences, des accalmies, qui ont foudroyé Strasbourg; il attend des renforts; il attend un surcroît de munitions; il faut une pluie de boulets pour réduire une ville française.

C'est durant ces intermitantes journées du siège, par ces après-midi lourdes où les plus robustes succombaient à la fatigue qu'Odon, le petit fifre, se mettait à jouer tout-à-coup.

Un officier du Midi s'était pris d'amitié pour ce gamin original, stoïque et souriant dans les mauvais jours. Peut-être lui rappelait-il les cigales de son pays, ces infatigables chanteuses des blés murs. Lui seul protégeait Odon. A tous, l'enfant servait de cible. D'ailleurs, ne fallait-il pas rire un peu par ces temps de misère, où les balles pleuvaient drues, où la viande se faisait rare ?

Puis, il était si drôle le minable petit musicien dans son accoutrement de conscrit ! Pas plus gros qu'un astèque malgré ses dix-sept ans, malade, toussant à faire pitié, et en dépit de tout ne bronchant pas plus qu'un chevronné lorsqu'une bombe éclatait avec un bruit de tonnerre.

Et si le canon, enroué se taisait une heure, Odon, assis sur une pierre, abrité dans un coin ensoleillé de la forteresse, faisait parler son instrument. Quelques soldats l'entouraient. Des plaisanteries saugrenues volaient de bouche en bouche. Les paysans surtout, des athlètes lourdeux, le taquinaient, irrités de son mutisme, choqués de sa faiblesse. Lui, les yeux perdus dans l'espace, regardant scintiller au loin les casques à pointes, continuait ses mélodies mélancoliques et vieillottes.

et la reprise féroce de cet ordre brutal :

« Cède ! je suis la force ! »

Le commandant céda.

Le 24, par la porte basse de la citadelle, les officiers, l'air morne, sortirent désarmés....

Sur l'honneur, ils s'engageaient à ne plus se battre contre la Prusse. A ce prix, ils regagnaient leurs foyers.

Quant aux soldats, en troupeaux serrés, on les chassa vers les forteresses d'Allemagne.

A l'instant même où, musique en tête et drapeaux déployés, l'armée triomphante entre dans Thionville, sur les remparts muets, au-dessus de cette poterne ouverte, par où coule l'honneur de la France, le fifre d'Odon éclate.

Oh ! ce n'est plus une rêverie, un cantique pastoral, la plainte naïve d'une âme tourmentée, mais les strophes hardies de la *Marseillaise*, jetées de haut, au vent du matin, en guise de protestation suprême.

Ceux qui s'en vont tressaillent soudain.

Tous les fronts pâlisent, toutes les paupières se mouillent, et plus d'un officier cherche instinctivement à son côté, l'épée absente.

Odon souffle toujours avec une furie croissante.

Et le chant monte déchirant et superbe, dominant les hurrahs germains.

Dans les rues, jonchées de débris et de poutres fumantes, les Bavares, les Wurtembergeois, les Saxons défilent, mais l'éclat de leurs cuivres ne couvre par cette aérienne, cette voix perçante du fifre, qui semble crier.

— La France n'est pas morte ! La

este en se berçant de belles espérances. Tant de années ont dit jadis : Bah ! le gamin est jeune... il aura du changement... Et les années viennent et de même, et maintenant je suis conscrit....

Le jeune homme s'arrêta et toussa très-fort pour dissimuler son émotion.

Des larmes mouillaient mes paupières.

Il me semblait que nous étions tous plus ou moins coupables du malheur immérité de ce pauvre garçon.

— Vous qui retournerez là-bas, murmura-t-il, dites-leur à ceux qui peuvent, aux puissants, que le fusil nous brûle les doigts, que les factions sont longues à la porte des palais allemands, dites-leur aussi que ce casque à pointe est bien lourd... Vous leur direz, n'est-ce pas, monsieur ?

Je lui tendis la main, et j'enfermai dans les poches sa grosse main calleuse d'enfant du peuple.

— Adieu, mon ami, je ne vous oublierai jamais.

... et je parlerai de vous...

Un bruit de pas résonnait sur le pavé.

Une patrouille s'approchait pour relever le factionnaire.

Georges se fit un visage impassible et présenta ses armes à l'officier.

Je m'éloignai le cœur serré.

Quand il passa devant moi, Georges remua les lèvres. Il me disait au revoir, sans doute, et son regard triste me suppliait encore...

Le soir même je quittai Stettin.

Le train volait à travers les plaines mornes. J'apercevais tantôt la mer donnant l'assaut aux falaises, tantôt des forêts de pins dont les arbres grelotaient sous un vent aigre. Et toujours, me poursuivant de station en station, de lieu en lieu, comme un fantôme que rien ne lasse, je revoisais dans ce cadre lugubre, le jeune et bon visage de Georges. Sa voix étouffée bruissait encore à mes oreilles : — J'étais français, monsieur...

Ah ! si dans le Parlement où l'on crie si fort, où l'on travaille si peu, au milieu d'une séance tumultueuse, il pouvait apparaître tout à coup ce petit conscrit d'Alsace, l'aigle de Prusse à son casque noir, et répéter tout haut, dans la mêlée des convoitises et des haines, cette simple phrase tombée de ses lèvres tremblantes sur la place du roi, devant la statue de Guillaume :

— J'étais français, messieurs !...

Oui, il était français... songez-y, cela vaudrait mieux que de faire faire le plongeon à tous les ministères.

On protège les orphelins de la guerre, on relève les chaumières détruites, c'est bien ! Mais lui, ce petit soldat perdu dans la colossale armée de l'Empire, n'est-ce pas une victime, la plus pitoyable de toutes ? Il n'a plus de patrie.

Allez compter ces alsaciens, ces lorrains pris par le service tous les ans, et dispersés dans les forteresses de la Silésie et du Brandebourg.

C'est vers l'Est qu'il faudrait envoyer les sceptiques, les bavards, les oublieux et les fanfarons.

Ils reviendraient la tête basse et le cœur gonflé, comprenant enfin que pour tout travail fécond il faut de la volonté, de l'abnégation, de la discipline et... du silence.

Silvère NARCY

Reproduction autorisée pour les journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

France ne veut pas mourir!

Longtemps, dans Thionville la prussienne, on a entendu, tantôt sur les rives de la Moselle, tantôt à la lisière des bois tantôt sous les remparts, gémir tout bas, par les beaux soirs d'été, le fifre d'Odon. On le disait un peu fou, et l'on fermait les yeux par pitié, par mépris.

Lui, pleurait la patrie perdue, sans s'éloigner pourtant de cette terre devenue allemande.

Aurait-il compris, par hasard, cet humble, ce petit, qu'il faut veiller sur l'étincelle ensevelie dans la cendre?

Un jour, le vent emporte la cendre, et il suffit de l'étincelle pour allumer un grand feu.

SILVÈRE NARCY.

État-civil de Saint-Pierre

Du 17 février au 4 mars 1887.

Naissances.

Rouard, Armand-Jacques-Joseph, fils de Rouard, Jean-Armand, garde-maritime et de Tibot, Marie-Joseph, sans profession, rue de la Poudrière. — Baron, Charlotte, fille de Baron, Emma, domestique et de père inconnu, rue Jacques-Cartier. — Frison, Marie-Joséphine, fille de Frison, Joseph-Marie, médecin de 1^{re} classe de la Marine, chef du service de santé et de Libert, Marie-Clémence-Ernestine, sans profession, rue Joinville. — Goupillièrre, Charles-Louis, fils de Goupillièrre, Eugène-Charles, maçon et de Planté, Marie-Louise, sans profession, rue du Barachois. — Smith, Lailah-Harjette, fille de Smith, Thomas-Alfred, employé du télégraphe français et de Kenny, Marie, sans profession, rue Ange-Gautier. — Zavala, Anita-Marie-Joseph, fille de Zavala, Gratien-Martin marin, et de Lévêque, Mélanie-Augustine, sans profession, rue Gervais. — Arnau, Marie-Anne-Virginie, fille de Arnau, Léonce-Ernie, marin et de Kielly, Sarah-Marie, sans profession, rue de la Fauvette.

Publications de Mariages

Sautet, Jacques, marchand, avec demoiselle Maillard, Ange.

Mariages.

Doublet, Pierre-Adolphe, marin, avec demoiselle Guyon, Angèle-Marie, sans profession.

Décès.

Lecornec, Jean-Marie, marin, âgé de 51 ans, né à Guingamp (Côtes du Nord). — Clark, enfant mort, né du sexe féminin. — Thearns, Marie, âgée de 14 ans, née à la baie de Lawn, (Terre-Neuve). — Vigneau, Raymond, marin, âgé de 66 ans, né à Miquelon. — Cormier, Geneviève-Céline, Veuve François Briand, âgée de 76 ans, née à Port-Louis, (Morbihan). — Lamort, Louis-Albert, âgé de 11 mois, né à St-Pierre.

Marées de la semaine

JOURS DU MOIS	JOURS DE LA SEMAINE	PLEINES MERS.		BASSES MERS.	
		matin.	soir.	matin.	soir.
5	s.	4 35	4 45	10 46	10 56
6	d.	5 06	5 42	11 17	11 53
7	l.	6 13	6 42	" "	0 53
8	m.	7 08	7 35	1 19	1 46
9	②	7 56	8 19	2 07	2 30
10	j.	8 41	9 03	2 52	3 14
11	v.	9 35	9 57	3 46	4 08

Le gérant A. Lelandais.

ANNONCES

judiciaires légales

VENTE SUR SAISIE IMMOBILIÈRE.

Il sera procédé le 28 mars courant à deux heures du soir, à l'audience des criées du tribunal civil de 1^{re} instance des îles St-Pierre et Miquelon, à l'adjudica-

tion au plus offrant et dernier enchérisseur.

1^o D'une maison sise à St-Pierre île de St-Pierre, rue Borda n° 15 avec terrain y attenant, le tout borné : au Nord par la rue des Bains ; au Sud par M^{me} Eulalie Dufau ; à l'Est par M^{me} V^e Couperd et à l'Ouest par la rue Borda.

Cette maison sert à l'habitation et se compose d'un rez-de-chaussée avec grenier au-dessus.

Il y a quatre pièces au rez-de-chaussée et trois pièces au grenier, un appentis du côté Sud.

La maison a quatre fenêtres et la porte d'entrée sur la rue Borda ; deux fenêtres sur la rue des Bains ; trois fenêtres du côté Est où se trouve le terrain y attenant.

Cette maison et le terrain attenant, formant le 1^{er} lot des biens à vendre, sont inscrits au rôle des contributions foncières de la ville de St-Pierre, pour 1886, sous les désignations suivantes : Numéro d'ordre 786.

Nature de l'établissement, maison avec café.

Rue, Borda.

Nom du propriétaire, Eulalie Dufau.

Revenu imposé, 300 fr.

Montant de la cote, 15 fr.

2^o D'une maison située au même Saint-Pierre, rue Borda n° 13, avec jardin y attenant, le tout borné au Nord, par la propriété Eulalie Dufau ; au Sud, par M^{me} V^e Senès ; à l'Est, par le jardin du pensionnat et à l'Ouest, par la rue Borda.

Cette maison sert à l'habitation. Elle a un rez-de-chaussée, un 1^{er} étage et un grenier sur le tout ; au rez-de-chaussée, quatre pièces, 4 pièces aussi au 1^{er} étage ; sept fenêtres et deux du côté Ouest ; du côté Est, cinq fenêtres et une porte servant pour la cour et le jardin ; du côté Nord, un appentis servant de décharge et d'entrée de service. Il y a une cave au-dessous de la maison.

Cette maison et le jardin attenant formant le deuxième lot des biens à vendre, sont inscrits au rôle des contributions foncières de la ville de St-Pierre, pour 1886, sous les désignations suivantes : Numéro d'ordre, 785.

Rue, Borda.

Nom de la maison, 13.

Nom du propriétaire, Eulalie Dufau.

Revenu imposé, 300 fr.

Montant de la cote, 15 fr.

Les deux immeubles formant le 1^{er} et le deuxième lot des biens à vendre ont été saisis à la requête de MM. G. Monier et V. Mellis, négociants à Bordeaux, ayant un établissement commercial à St-Pierre (île de St-Pierre) et pour aggrégé poursuivent M^{re} A. Behaghel, domicilié à Saint-Pierre, sur M^{me} Eulalie Dufau, propriétaire, domiciliée à St-Pierre précité, selon procès-verbal de Louis Héguay, inspecteur de police, agent de la force publique, autorisé à exercer au dit St-Pierre le ministère d'huissier, le dit procès-verbal, en date du vingt décembre dernier visé le même jour par le Maire de Saint-Pierre et transcrit, après la dénonciation qui a eu lieu le vingt-huit du même mois de décembre, au bureau des hypothèques des îles St-Pierre et Miquelon, le trente et un décembre précité. Vol. 6. Art. 208 et 209. Répertoire Vol. 3. Case 794.

L'adjudication de l'immeuble formant le 1^{er} lot, aura lieu sur la mise à prix fixée par les poursuivants G. Monier et V. Mellis, de quinze cents fr. ci. 1500 fr. 00.

L'adjudication de l'immeuble formant le second lot, aura lieu sur la mise à prix fixée par les mêmes poursuivants, de trois mille francs, ci. 3,000 fr. 00.

Il est déclaré, conformément aux dispositions de l'article 696 du code de procédure civile, modifié par la loi du 21 mai 1858, que tous ceux du Chef des quels il pourrait être pris inscription sur les immeubles sus-indiqués pour raison d'hypothèque légale devront requérir cette inscription avant la transcription du jugement d'adjudication.

Saint-Pierre, le trois mars mil huit cent quatre-vingt sept.

L'agréé poursuivant.

A. BEHAGHEL.

HOTEL INTERNATIONAL

J. B. DUQUESNEL.

Attentions et Provenances

BIBLIOGRAPHIE

DÉCENTRALISATION & COOPÉRATION

BIBLIOTHÈQUE DU RÉVEIL.

La Bibliothèque du Réveil, publiée par M. G. Hermon, de Pont-l'Évêque (Calvados), est une œuvre démocratique, qu'on ne saurait trop recommander à tous les partisans de la décentralisation.

C'est aussi une œuvre coopérative qui donne, aux auteurs publiés une certaine part dans les bénéfices réalisés.

La Bibliothèque du Réveil se compose d'une suite de petits volumes in-16 Jésus, qui sont offerts au public, aux plus bas prix possibles. Ces volumes, qui s'adressent surtout aux classes laborieuses, contiennent les ouvrages d'écrivains modernes ou anciens, choisis parmi les meilleurs. Les plus populaires ou les plus célèbres. Les jeunes auteurs — à la seule condition d'avoir du talent — sont admis aussi dans la Bibliothèque du Réveil.

L'éditeur de la Bibliothèque du Réveil poursuit donc un quadruple but : instruire les masses, mettre au jour les talents inconnus, faire de la décentralisation littéraire et encourager les écrivains. C'est dire que les amis de l'Instruction, du Progrès et des Lettres, ne peuvent manquer de lui apporter leur précieux concours.

Les volumes de la Bibliothèque du Réveil se trouvent chez les principaux libraires de France et de l'Étranger.

Adresser les manuscrits — ainsi que les commandes — à M. G. Hermon, libraire imprimeur, à Pont-l'Évêque (Calvados).

Le premier volume qui est sous presse contiendra la maison brûlée par Potonière-Pierre.

J.-B. LAFITTE

FORGERON-AJUSTEUR



SAINT-PIERRE ET MIQUELON

Quai Américain.

TRAVAUX DE FERBLANTERIE

TOLERIE, CUIVRERIE, ZINGUERIE

CHAUDRONNERIE, PLOMBERIE.

Nota. — J.-B. Lafitte ayant un atelier de premier ordre peut exécuter à bref délai et dans les meilleures conditions, tous les travaux qui lui seront commandés et à des prix

TRÈS-MODÉRÉS.

A VENDRE

BEURRE DU CAP-BRETON EN TUBS.

Prix Modérés

Chez J. Clément fils.

Rue Granchain.

A LOUER

PRÉSENTMENT

Une MAISON appartenant à Victor Duquesnel, située rue Joinville et rue du Barachois.

S'adresser à M. J. LEBAN.

PAR SUITE DE DÉCÈS

A LOUER OU A VENDRE

A Langlade, Colonie de St-Pierre et Miquelon (Terre-Neuve).

En tout ou partie

Quatre fermes d'un seul tenant, ayant au Centre une maison d'habitation avec boulangerie, magasins, écuries et étables, assez vastes pour pouvoir loger trois cents bestiaux.

1 ^o ferme Lamonthé	mesurant	123 hres 20 a.
2 ^o " Bibart	"	99 77
3 ^o " Pétra	"	117 30
4 ^o " Sauveur	"	62 48

En superficie 402 hres 75 a.

Ces quatre fermes réunies forment celle de M. Y. Crassin de cette ferme dépend aussi un terrain vague servant de pâturage d'une superficie de 107 hres 72 a.

Soit un total de 510 hres 47 a.

Pour tous renseignements s'adresser à M. Jean-Marie Videment, capitaine au long-cours, fondé de pouvoirs des héritiers Yves Crassin, à St-Pierre-Miquelon (Terre-Neuve), ou directement aux héritiers à Morlaix. (France).

AVENDRE DE GRÉ A GRÉ

La goélette OCTAVIE, doublée en zinc, jaugeant 79 tonneaux 97 centièmes construite à Dieppe.

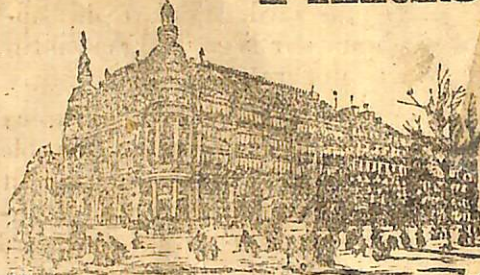
La goélette JANVIER, doublée en zinc, jaugeant 69 tonneaux 59 centièmes construite à Georges Rivière (Cap Breton)

La goélette ETE, doublée en zinc, jaugeant 51 tonneaux 08 centièmes construite à la Nouvelle-Ecosse.

S'adresser pour renseignements

à MM. POURPOINT et fils, à Saint-Pierre et Miquelon ou à Dieppe.

PARIS



GRANDS MAGASINS DU

Printemps DEMANDER

Catalogue Spécial de Blanc

qui vient de paraître; cet ALBUM SPECIAL contient la nomenclature des Articles de Toile, Blanc de Coton, Linge de Corps et de Maison, Trousseaux, Layettes, Lingerie, Dentelles, Bonneterie, Rideaux, etc., et renferme aussi de nombreux Echantillons d'Articles exceptionnels. Envoi gratis et franco contre demande adressée à

MM. JULES JALOUZOT & C^{ie} PARIS

Le Catalogue Général pour la SAISON d'ÉTÉ, sous presse actuellement, sera envoyé par un prochain courrier.

Toutes les personnes déjà en relations avec le PRINTemps recevront, sans en faire la demande, les publications annoncées ci-dessus.

Envoi franco des Echantillons de tous les Tissus.

L'IMPRIMERIE LELANDAIS

est en mesure d'exécuter avec célérité et dans de bonnes conditions de prix tous les travaux dont suit la nomenclature :

Travaux d'administration, Taux, Prix courants, Factures, Circulaires, commerciales, Têtes de lettres, Enveloppes, Lettres de mariage et de naissance, Programmes, Catalogues, Travaux de luxe, Publications périodiques, Brochures, Lettres de décès, Cartes d'adresse et de visite, Prospectus, Affiches, Elections, etc. etc., de tous formats.

Imprimerie Lelandais.